

Études d'histoire religieuse



Claire Gourdeau, *Les délices de nos coeurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*, Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 6, 1994, 130 p. 20 \$

Christine Turgeon

Volume 62, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007184ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007184ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, C. (1996). Review of [Claire Gourdeau, *Les délices de nos coeurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*, Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 6, 1994, 130 p. 20 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 73–75. <https://doi.org/10.7202/1007184ar>

ne peut être dit et ce qui est dit. Dans le cas de Marie de l'Incarnation, il arrive que l'indicible soit dit partiellement, que les expériences mystiques soient l'objet d'un récit qui en fait percevoir quelque chose.

Guy-Marie Oury
Monastère bénédictin
Westfield, VT

* * *

Claire Gourdeau, *Les délices de nos coeurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*, Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. «Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT», n° 6, 1994, 130 p. 20 \$

Le livre de Claire Gourdeau est né de circonstances particulières: l'ouverture à la recherche scientifique du dépôt des Archives des Ursulines. Fonds remarquablement bien conservé et considéré comme un des plus anciens du Québec, avec ceux du Séminaire et de l'Hôtel Dieu, les Archives des Ursulines constituent une source de premier plan pour l'histoire de l'éducation féminine au Québec, et en particulier, pour l'étude des liens qui ont uni, de 1639 à 1672, la fondatrice Marie de l'Incarnation à ses pensionnaires amérindiennes. Claire Gourdeau a été la première à dépouiller systématiquement des documents aussi essentiels que les *Annales* des Ursulines de Québec, les *Constitutions* de 1647, et le si précieux *Registre des entrées et sorties des pensionnaires*. Elle a étudié avec minutie le moindre détail, la moindre rature, le moindre manquement, le moindre changement d'écriture. À ces sources manuscrites, elle a ajouté l'examen minutieux de la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation et de l'édition critique qu'en a faite Dom Guy Oury en 1972.

Dès le XVII^e siècle, les écrits de Marie de l'Incarnation ont suscité de nombreux intérêts. Certains auteurs se sont attachés à la dimension mystique de l'ursuline, d'autres à son rôle de fondatrice de l'Église canadienne. Plus récemment, ses biographes se sont attardés à des aspects plus concrets de sa vie et de sa personnalité, son expérience d'épouse, de veuve et de mère devenue religieuse, son sens des affaires, ses talents de femme de lettres. Aucun de ces auteurs n'a traité, pourtant, le but premier de son départ sans retour pour le Nouveau monde: «instruire les petites filles sauvages de la nouvelle-france en la connoissance de la religion catholicque apostolicque et Romaine» (p. 53).

Claire Gourdeau part de cette formule de voeu, pour examiner à la loupe, comment cette mission se réalise dans l'espace clos et privé du monastère. À sa suite, nous observons ces femmes de l'Ancien et du Nouveau monde à travers leurs rencontres, leurs apprentissages respectifs et tout

cela, *in situ*, dans un lieu traditionnellement secret et intime. Sur ses traces, nous découvrons les bâtiments, les observances, les costumes, les pratiques alimentaires, les classes. Avec elle, nous percevons les joies, les déceptions, les concessions ou les abandons de Marie de l'Incarnation et de ses compagnes.

Cette reconstitution se fait à l'aide d'une méthodologie rigoureuse. L'auteure fait l'inventaire de toutes les pratiques culturelles contenues dans ses sources. Chaque pratique culturelle est décrite au moyen d'une fiche et classée en deux catégories: les pratiques culturelles des religieuses, les pratiques culturelles des autochtones. Pour chaque groupe de femmes, ces pratiques sont hiérarchisées par fonction: religion, alimentation, vêtement, habitation, artisanat. Cette méthode d'analyse aboutit à un tableau clair et vivant des liens culturels qui ont uni les religieuses et leurs pensionnaires amérindiennes pendant plus de trente ans.

Pour replacer ces échanges dans un contexte plus général, Claire Gourdeau résume, dans un deuxième chapitre, le contexte religieux et missionnaire du XVII^e siècle, et la place prise par les Ursulines dans le renouveau monastique féminin et dans l'éducation des petites filles. Le transfert de ce contexte à Québec et les adaptations qu'il a entraînées – notamment au niveau des Constitutions et des Règlements – donne lieu à une nécessaire explication de l'organisation interne du monastère.

C'est cependant dans les chapitres III et IV que toute l'originalité du propos de l'auteure se développe. Nous découvrons, grâce à la description des pratiques spirituelles et corporelles appliquées par les religieuses à leurs pensionnaires amérindiennes, la diversité des deux cultures qui se croisent et s'interfèrent à l'intérieur de l'espace clos du couvent. Gourdeau peut ainsi mettre à jour les transferts culturels qui se sont opérés entre les deux groupes de femmes: apprentissage des langues, adoption de mets nouveaux et de savoir-faire artisanaux différents pour les Ursulines; conversion et francisation pour les amérindiennes.

Si Claire Gourdeau choisit Marie de l'Incarnation comme intermédiaire culturel privilégié, on peut cependant se demander quel fut le rôle joué par les vingt-cinq autres religieuses qui se sont succédées au couvent entre 1639 et 1672, et qui ont secondé la fondatrice dans sa mission d'évangélisation et d'éducation. À ce sujet, les *Constitutions* de 1647 font apparaître des contacts moins spontanés et plus occasionnels que la *Correspondance* ne laisse croire: «outre les soeurs députées pour enseigner les externes et avoir soin des pensionnaires [françaises et amérindiennes] pas une autre ne traitera avec elles ny se trouvera dans leur département sans congé exprès de la Supérieure.» (*Constitutions* de 1647, p. 102).

La même idée est reprise quelques pages plus loin: «Les dimanches et les festes [...] il y aura congé général pour les soeurs qui ont quelque intel-

ligence des langues des sauvages de parler aux séminaristes, pour s'exercer et s'entretenir avec elles, cela toutes fois ne se fera dans la classe sans l'aveu et agrément de leurs maîtresses» (*Constitutions*, p. 108). Quant aux repas, les petites filles les prennent à l'écart des religieuses: «À dix heures et un quart, elles doivent dîner; les maîtresses se serviront d'une séminariste [amérindienne] pour aller quérir à la despence tout ce qui sera besoin pour leur réfection...» (*Constitutions*, p. 106).

Bien sûr, les constitutions ne doivent pas être prises à la lettre, mais on peut penser qu'elles ont eu une certaine influence sur le comportement de la communauté, d'autant plus qu'elles ont été rédigées par le père jésuite Jérôme Lalemant en étroite collaboration avec Marie de l'Incarnation, puis acceptées après une longue consultation par l'ensemble des religieuses de la communauté.

La fréquentation du séminaire par les petites filles amérindiennes est également discutable puisque nous ne disposons jusqu'en 1650, date de l'enregistrement des séminaristes amérindiennes dans le registre des entrées, que des chiffres indiqués dans la *Correspondance*. Or ceux-ci paraissent parfois exagérés. Claire Gourdeau relève par exemple qu'en 1640, Marie de l'Incarnation «note l'hébergement de dix-huit séminaristes et l'accueil d'un grand nombre de visiteurs que les religieuses nourrissent» (p. 70). L'année suivante, 1641, l'ursuline parle de «cinquante séminaristes et plus de sept cents visiteurs» (p. 70). Or Claire Gourdeau, dans la même page de son livre, décrit la première maison occupée par les Ursulines près du quai entre 1639 et 1642 comme une bâtisse «très exigüe» ne comprenant que deux pièces servant à la fois «de Cuisine, de Réfectoire, de Retraite, de Classe, de Parloir et de Choeur». Marie de l'Incarnation elle-même avouera plus tard à son fils: «Nous avons tant souffert dans les commencements, surtout par manque de logement que l'on a tenu pour une chose extraordinaire que nous en soyons pas toutes mortes ou du moins que nous ne soyons pas devenues infirmes à jamais».

Peut-être des recherches plus poussées viendraient nuancer ces chiffres importants qui semblent disproportionnés par rapport aux possibilités d'accueil du petit logement de la Basse-Ville, et difficilement conciliables avec les règlements stricts qui régissent l'accès à la grille de la clôture et au parloir. Ces interrogations ne doivent pas cacher cependant la richesse et l'intérêt du livre de Claire Gourdeau, qui, nous l'espérons, n'est que le début d'une véritable histoire, tant attendue, de l'éducation des filles en Nouvelle-France.

Christine Turgeon
Musée des Ursulines
Québec

* * *